CHAPITRE VI.

Propagation du piétisme, nouvelle cause éloignée du rationalisme.

Un homme se rencontra qui, profondément affligé de cet état de l'église chrétienne dans sa patrie, résolut de consacrer sa vie entière à l'améliorer; on peut affirmer que son influence a été très grande en Allemagne, si l'on ne considère pas seulement ceux qui ont volontiers confessé tout le bien qu'ils devaient à son zèle, mais encore ceux de ses adversaires qu'il a forcés de donner à leurs travaux une meilleure tendance; car, de quelque côté que vienne l'opposition, quand l'opposition existe, elle ne laisse jamais de porter et de faire porter à d'autres de bons fruits. On s'est si souvent mépris sur la nature du piétisme, et ses adversaires l'ont tellement calomnié, qu'un récit un peu détaillé de cette levée de boucliers contre la théologie luthérienne par des hommes dont il n'est pas permis de suspecter la bonne foi, ne saurait être ici superflu.

Spener, né en Alsace, en 1635, avait fait ses études à Strasbourg et à Bâle, où il avait eu pour maîtres, dans la première de ces villes, le célèbre Danhawer, et dans la seconde le savant orientaliste Buxtorf. Les dissertations qu'il publia, soit pendant son séjour en Suisse ou à Tubingen où il était venu se fixer, soit à

Strasbourg où il remplit plus tard les fonctions de pasteur, en même temps qu'il donnait des leçons de théologie à l'académie cette ville; ces dissertations, dis-je, qui roulent sur des points d'histoire, de géographie, de logique et de métaphysique, prouvent la variété de ses connaissances; ce n'est donc point par ignorance de l'antiquité ou des méthodes employées dans les écoles, qu'il restreignit plus tard le cercle des travaux dans lequel devait se borner le théologien, mais bien parce qu'il croyait ce moyen infiniment plus propre à attirer sur ses travaux les bénédictions du ciel. Cependant, on le vit bientôt réserver ses meilleures forces pour l'étude de la théologie purement scripturaire, dont la décadence le frappait aussi vivement que le refroidissement de la vie chrétienne dans la masse des croyans; et quand il eut quelque temps mûri son projet, voici comment il chercha à le réaliser. Plein d'humilité, et peu soucieux de la célébrité qui s'attache d'ordinaire au rôle de réformateur (1), c'est par des conversations graves et sérieuses avec des personnes de tous les rangs et de toutes les professions, qu'il croyait pouvoir amener à ses idées,

(1) Il disait lui-même à ce sujet : « Je ne permettrai pas à la folie de venir me mettre en tête que je puisse me donner comme un réformateur de l'Eglise; car je sais me rappeler ma faiblesse, et que je n'ai reçu pour cela ni la sagesse ni la force. Laissez-moi jouir seulement de ce que je puis unir ma faible voix à celles qui en encouragent d'autres à entreprendre une réformation que le Seigneur saura susciter ». C'est cette modestie sincère qui lui mérita la confiance de tout ce qui avait un cœur honnête et une âme élevée, malgré les lacunes que présentaient ses idées en matière de sciences religieuses.

qu'il voulut commencer, puis en répandant dans ce petit cercle d'amis des écrits propres à les affermir dans leurs résolutions. Il avait débuté dans ce pieux dessein en recommandant les *Postilla evangelica* de Arndt dans un avant-propos, qui fut imprimé ensuite séparément, sous le titre de *Pia desideria*. Arndt, homme pieux s'il en fut jamais, pour avoir été quelque temps auparavant un de ces rares prédicateurs qui préféraient porter les membres de leur troupeau à la vie chrétienne plutôt que de les rendre témoins des combats de la polémique, avait été persécuté par ses confrères et dénigré comme un hérétique (1). Tel fut aussi le sort de Spener; mais comme l'a dit très bien Francke, son collègue et ami, le vénérable Vincent de Paule de l'Allemagne, l'expérience apprend que partout où les hommes s'occupent sérieusement, au nom de la religion, de l'amélioration morale de leurs semblables, ils sont

(1) Jean Arndt, né à Ballenstadt, en 1555, exerça les fonctions pastorales successivement à Ballenstadt, puis à Quedlinburg, Brunswik et Eisleben, et mourut en 1631, à Zell, superintendance de la principauté de Lunébourg. Dans les familles allemandes où la piété trouve encore un domicile, on ne manque guère de rencontrer son *vrai christianisme*, que l'on ne cesse de réimprimer. Un des héros du luthéranisme de l'époque, L. Osiander, déclarait, dans ses *Bedenken gegen das wahre Christenthum. — Réflexions contre le vrai christianisme* (le titre seul du livre d'Osiander est sa propre condamnation) que les écrits de Arndt contenaient le résidu de toutes les hérésies, et les subtils prédicateurs de Brunswick le désignaient comme un poison. Leurs déclamations sont passées, et les nobles efforts de Arndt, que l'on désigne quelquefois comme le Fénélon de l'Allemagne, n'ont cessé de faire du bien aux cœurs pieux.

bientôt taxés ou de fanatisme ou d'hypocrisie, et on ne leur épargne aucuns de ces noms destinés à ridiculiser leur œuvre (1). On sait, en effet, que le nom de *piétiste* donné à Spener et à ceux qui ressentirent son influence, fut inventé par les théologiens eux-mêmes, qui ne trouvaient pas de meilleurs argumens pour le réfuter. Quoi qu'il en soit, cette influence de Spener se fit plus sentir encore, lorsqu'il expliqua ses principes d'exégèse qui se rapportaient à ses idées de christianisme pratique. Ce fut après avoir séjourné longtemps dans les villes de Francfort-sur-le-Mein, Berlin et Dresde, et y avoir établi de ces conférences pieuses connues sous le nom de *Collegia pietatis*, d'où le nom de piétistes leur est venu, et où l'on n'avait aucun but de faire église à part (2), mais seulement d'y puiser une édification que les temples de l'église dominante ne fournissaient pas. Il appuya de tout son crédit les *Colloquia philobiblica*, que Paul Gerhard et Francke s'efforçaient d'établir pour ramener les esprits à l'étude pratique de la Bible, et pour les détourner des questions oiseuses que l'on plaçait,

(1) Voir une excellente biographie de Franc e, par Guerike, qui a paru à Halle, en 1827, sous ce titre indicatif de la circonstance qui l'a fait publier : Aug. Herm. Francke : *Ein Denkschrift, Sæcularfeier seines Todes.*

(2) Ce fut longtemps après Spener qu'un homme recommandable par toutes les qualités qui font l'homme de bien essaya de constituer une communauté distincte des Eglises établies, et y réussit au-delà de ses espérances. Je veux parler du comte de Zinzendorf, élève de Francke, et qui, secondé par le zèle éclairé du baron de Wattewille, fonda cette communauté de Moraves qui a toujours placé le christianisme pratique au-dessus de toutes les spéculations de l'intelligence.

il est vrai, tant bien que mal, sous l'égide de l'Écriture, mais que l'Écriture ne connaissait pas. Ce n'est pas ici le lieu de rapporter les tracasseries que lui attirèrent ses projets de réforme dans la théologie; elles m'éloigneraient trop de mon dessein, qui est de dire ce que l'on peut considérer comme l'ensemble de ses idées sur la théologie et la vie chrétienne. (1)

Le point principal de la question entre Spener et ses adversaires était d'abord de savoir si ce qu'il enseignait était ou non une hérésie nouvelle qu'aurait fait naître comme tant d'autres la liberté d'examen consacrée par le protestantisme, ou si cette accusation n'était qu'une invention faite à plaisir. Ce point de vue fut traité dans une foule d'écrits où l'on finit par confesser généralement que les doctrines de Spener sur la régénération ou nouvelle naissance, ainsi que sur la conversion et la sanctification, ne s'écartaient pas sensiblement des doctrines orthodoxes, et que la méthode de Spener devait être beaucoup plus suspecte à l'église luthérienne que les doctrines qu'elle servait à établir.

Dans ses *Pia desideria* et ensuite dans sa *Science générale de Dieu*, il avait déjà soutenu que les choses divines ne pouvaient être traitées que par des hommes

(1) On trouvera de plus amples détails sur Spener dans sa vie écrite par un de ses amis, le baron de Camstoit; et, pour peu que l'on veuille s'initier aux débats que suscitèrent ses réformes, on ne consultera pas sans fruit soit l'*Histoire des polémiques religieuses* de Walet, t. 1, p. 540, soit l'ouvrage de W. Hossbach qui a pour titre : *Spener und seine Zeit* (Spener et son époque). Berlin, 1828.

imbus de l'esprit de Dieu, et qu'ainsi le vrai théologien devait être un homme régénéré, sans quoi la théologie n'est plus une sagesse divine, mais une sagesse tout humaine. Il soutenait encore que, pour arriver à la vérité, il ne fallait puiser qu'à la source de toute vérité, et en conséquence que l'on ne devait croire à un article de foi symbolique que tout autant qu'on le saurait clairement enseigné dans la parole divine; que l'on ne devait pas se préoccuper si Luther ou tout autre théologien avait ou non enseigné une doctrine, si des livres symboliques l'admettaient ou ne l'admettaient pas, mais seulement regarder la Bible comme pouvant donner la solution de toutes les questions morales et religieuses.

Comme on le voit, le défaut de la méthode de Spener était dans sa trop grande simplicité; de plus elle confondait deux choses très distinctes, la connaissance des faits ou autrement dit la science, et la piété commune au théologien et à l'homme, qu'il faut unir et unir étroitement ensemble, mais que l'on conçoit pouvoir exister séparément. Elle confondait encore les preuves internes de la divinité de l'Ecriture avec les témoignages irrécusables de l'histoire et de la tradition, qui déposent également en faveur de cette divinité. Et dès-lors on n'est plus surpris que des hommes de mérite aient fait chorus avec la foule opposante, qui n'est pas toujours capable de juger, pour combattre avec acrimonie un système qui blessait plusieurs de leurs convictions. Peut-être trouverait-on aussi le mot du déchaînement de plusieurs théologiens contre Spener, dans ses attaques contre les confesseurs du luthé-

ranisme (*Beichtvater*) dont l'institution est un non-sens et qui ne subsistait en plusieurs lieux que par l'impôt qu'elle rapportait. Quoi qu'il en soit, nous engageons ceux qui persisteraient, malgré les témoignages les plus irrécusables de l'histoire, à considérer Spener et ses amis comme des ennemis de la science et de la philosophie, à lire ces mots écrits par une personne dont le témoignage est recevable en pareille matière : « .... ils se justifièrent fort bien et on ne put les convaincre ni de cette erreur, ni des hérésies qu'on leur imputait. » C'est Leibnitz qui parle si catégoriquement (1).

Voici le côté faible du système et qui explique, s'il ne les excuse pas, les accusations d'indifférentisme portées contre lui, c'est la distinction entre l'essentiel et le non-essentiel en fait de doctrines, distinction qui ouvrira une large porte à la liberté de penser; c'est encore son mépris peu simulé pour tous les livres symboliques en général, lorsqu'il eût fallu se contenter de dire quels sont les livres symboliques qui ne sont pas en harmonie avec la vraie foi. Une église subsisterait-elle jamais sans un étendard autour duquel puissent se rallier et se reconnaître tous ses membres? La Bible elle seule n'est pas un étendard, à moins qu'on trouve que les mille et une couleurs dont on peut la barioler puissent très bien servir à se reconnaître. En principe, les confessions de foi sont de l'essence de toute communauté religieuse; il ne s'agit que de les épurer et de les rendre conformes aux droits éternels

(1) *Essai de Théodicée*, t. I, p. 57, édit. de Berlin, 1840.

de la raison et de la foi. Mais le côté faible de Spener et de ses amis était la liberté inhérente au protestantisme, par laquelle, en qualité d'êtres intelligens et moraux, ils prétendaient démontrer la non-nécessité des livres symboliques quand ceux-ci sont donnés, ainsi que le prétendaient leurs adversaires, comme irrévocables et inspirés sinon immédiatement comme les livres saints, du moins *médiatement*, et par là même inattaquables (1). Mais le luthéranisme qui voyait une brèche faite à l'édifice de sa foi, ne pouvait pas la lui pardonner. C'est par cette brèche, en effet, qu'une catégorie de rationalistes est entrée pour faciliter aux autres les moyens de s'emparer de tout l'édifice. Aussi un strict luthérien de notre époque, qui ne cache pas ses sympathies pour le caractère de Spener, fait remarquer cependant que, si ces principes s'attaquaient de droit à l'orthodoxie morte de son temps, ils n'auraient pas eu de sens en présence d'une orthodoxie vivante (2). Mais c'est précisément ce qu'avait contesté Spener, savoir que l'organisation luthérienne de l'é-

(1) C'est le sentiment de Mylius, d'Hutterus et de Hollaz lui-même. Il est dangereux, dit ce dernier, d'appeler, sans ajouter quelque parole explicative, les livres symboliques *des écrits humains* (*humana scripta appellare*).

(1) Guerike, *Handbuch der Kirchengeschichte*, 3e édit. Halle, 1838, p. 1072. Un autre historien de l'Eglise, qui est à l'Allemagne protestante ce qu'est l'abbé Fleury pour la France catholique, c'est-à-dire un historien exact, exempt de préjugés, un peu diffus, et surtout fort de longues citations des auteurs dont il parle, fait très bien remarquer aussi que, quand même Spener ne se serait pas exprimé formellement contre les livres symboliques, tous ses principes l'y conduisaient. Schröck, *Kirchengeschichte*, t. VIII, p. 192.

glise pût jamais produire cette orthodoxie pleine de vie qui fait l'objet des vœux du savant professeur de Halle. Disons-le donc à la louange de cet homme de bien : si plusieurs gouvernemens eurent la maladresse de lancer des édits sur ce qu'ils croyaient être une peste publique d'après les dénonciations de l'orthodoxie luthérienne ; si des écrivains tels que Mayer de Hambourg qui par ses intrigues politiques prouvait en effet mieux que par ses écrits que la vie paisible et chrétienne lui était étrangère (1), et Lœscher superintendant de Dresde, méconnurent la portée de

(1) Mayer avait publié, en 1706, un *Schwedischen theologis. Bericht von Pietisten* (il avait alors quitté Hambourg pour une superintendance en Poméranie), et où l'on trouve cette réponse à la demande : Qu'est-ce que les piétistes ? « Ce sont des fanatiques qui, sous les apparences de la piété, *persécutent* la pure et vraie religion *luthérienne*, qui en renversent la sainte base (confession de la foi luthérienne), ainsi que les doctrines qui en découlent, et qui, étant conformes à la parole de Dieu, forment un ordre des plus nécessaires ; qui ouvrent la porte de l'Eglise à tous les hérétiques (voilà le grand mal ! c'est-à-dire qu'ils ne demandaient pas aux hommes : Croyez-vous à telle ou telle confession de foi, mais croyez-vous au Christ, et conformez-vous votre vie sur ce divin modèle ?) ; qui les reçoivent et les défendent, accordant à chacun la liberté de croire ce qu'il veut (voilà une calomnie atroce !) ; qui, avec leur hypocrisie, ensorcellent les pauvres âmes (les historiens de Hambourg qualifient de ce nom la conduite de Mayer à l'occasion de sa démission de la place de pasteur à Saint-Jacques et de sa nouvelle élection, qui pourtant n'eut pas de suite dans l'intérêt de la tranquillité publique) : à tel point que, malgré les mensonges et tromperies ouvertes, ces pauvres âmes sont comme les idoles des païens qui ont des yeux pour ne rien voir et des oreilles pour ne rien entendre, suivent exactement les traces de leurs séducteurs et vont avec eux à l'éternelle damnation ». *Tantæne animis cœlestibus iræ !*

ses travaux, Spener qui mourut en 1705, et ses nombreux amis après lui, purent voir que leur zèle n'avait pas été sans résultat. On compte que l'université de Halle qui s'était rangée sous sa direction, tandis que celle de Leipzig se servait de toutes armes pour le combattre alors qu'elle avait pour professeur de théologie Breithaupt, Anton et Francke (celui qui en était l'âme en même temps qu'il fut le fondateur de tant d'établissemens de bienfaisance qui font chérir sa mémoire), l'université de Halle, dis-je, a pu compter par milliers les étudians qui l'ont fréquentée, sans compter les autres milliers d'orphelins que le Waisenhaus avait nourris et élevés. Plusieurs de ces étudians de l'université sont devenus dans la suite des hommes très distingués ; parmi eux la théologie et la chaire réclament le docteur Lambach ; né à Psullendorf, en 1708, il est mort à Breslau, en 1773, revêtu de hautes fonctions ecclésiastiques ; ses fils et petit-fils, tous deux seniors du clergé de la république de Hambourg, n'ont pas démenti ses bonnes traditions de l'élève de Breithaupt et de Lange. Les beaux-arts réclament à leur tour l'illustre Händel, dont la sublime harmonie est un témoignage magnifique de ce que peut, en matière d'art, le génie fécondé par la piété.

Il est de fait que cet élan donné, les études théologiques reprirent faveur, et que l'esprit évangélique de Spener étendit son influence sur une grande partie de l'Allemagne. Plus les édits contre le piétisme depuis la Suède et le Danemark jusqu'au fond de la Silésie faisaient entendre leurs niaises défenses, plus le bon sens des populations s'émouvait aux solides exhorta-

tions des élèves de Halle. L'Allemagne tout entière se serait probablement réveillée au son du piétisme, si ce qui semblait devoir l'honorer ne fût venu l'arrêter dans ses conquêtes ; je veux parler de la réconciliation demandée par les écoles strictement orthodoxes qui crurent devoir non-seulement cesser leurs attaques, mais s'unir à Halle et à ses élèves pour combattre ce qu'ils regardaient comme un ennemi formidable de l'édifice luthérien; pourtant il ne s'agissait que de la philosophie de Wolf dont l'apparition fit sur les vieilles têtes routinières de la théologie l'effet de la tête de Méduse, et qui, néanmoins, ne fera que remplir la mesure de toutes les fautes qui devaient donner le dernier coup au luthéranisme en provoquant l'apparition immédiate du rationalisme son vainqueur. De cette union que les disciples de Spener ne pouvaient raisonnablement pas repousser, puisqu'on ne leur demandait aucun renoncement à leurs principes, résultèrent les travaux de plusieurs théologiens dont les écrits font encore la plus grande partie des frais de toutes les dogmatiques modernes orthodoxes; je citerai plus particulièrement les travaux de Christophe Wolf, savant orientaliste et critique, de Mathieu Pfaff, de Bengel, de Mosheim, de Carpzow, malgré ses rancunes anti-poétiques peu déguisées, des deux Walch père et fils, de Christian Auguste Crusius, tous connus par leurs recherches critiques et historiques, et qui cherchèrent à rendre possible l'union de la vie scientifique et de la vie pieuse dans les églises luthériennes (1). Mais le coup était déjà porté,

(1) Parmi ces théologiens, Bengel et Mosheim, le premier

et quand une fois la raison a vu clair dans une question qui s'attaque à elle, tôt ou tard il faut qu'elle triomphe de toute opposition non fondée. Du reste, il me faut dire ce qui vint refroidir de si heureux commencemens, et comment au lieu de marcher d'améliorations en améliorations, on se jeta dans des voies qui ne pouvaient que hâter la décadence totale du luthéranisme.

mort dans le Wurtemberg, sa patrie, en 1752, et le second, en 1755, à Göttingue, dont il était l'ornement, méritent une mention particulière par la vaste étendue de leurs connaissances. Voir, pour plus de détails sur ces deux théologiens, à qui la critique sacrée et l'histoire ecclésiastique doivent beaucoup, *la Vie et les actions de Bengel*, par Burck; 2e édit. Stuttgard, 1832; et une narration latine sur Mosheim et ses travaux, que le professeur Lacke a publiée, en 1837, à Göttingue, à l'occasion du jubilé de l'université.

009646